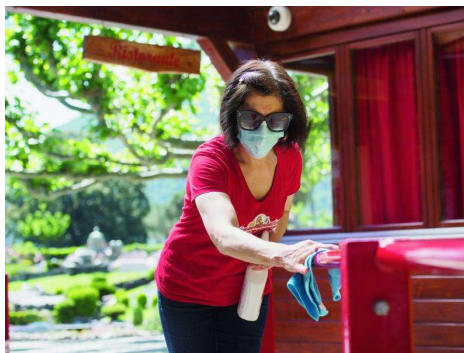


Ne pas baisser la garde

COVID-19 Des médecins rappellent l'importance du masque. Surtout pour les personnes asymptomatiques.

PAR THIERRY JACOLET



La sortie progressive du confinement, associée au retour des beaux jours (ici, on se prépare à la réouverture de Swissminiature, au Tessin) et à l'embellie des statistiques, peut favoriser un relâchement de la vigilance de la population, alors que l'épidémie n'est pas encore jugulée.
Keystone

Dans les trains, les commerces ou les restaurants du pays, le masque est encore loin d'être un objet du quotidien. Un accessoire, tout au plus. La Confédération recommande pourtant de le porter dans les lieux publics, si la distanciation sociale de deux mètres ne peut être respectée. La sortie progressive du confinement, associée au retour des beaux jours et à l'embellie des statistiques, peut néanmoins favoriser un relâchement de la vigilance de la population, alors que l'épidémie n'est pas encore jugulée – une quinzaine de nouveaux cas ont été annoncés, hier encore, en Suisse.

«Quand la perception du risque diminue, il y a une moins bonne adhérence de la population aux consignes sanitaires», a observé, ces derniers jours, l'infectiologue Patrick Francioli, ancien chef de service du Chuv. «Les gens ont du mal à respecter la distance physique de deux mètres dans les espaces fermés, comme les trains ou les magasins. Ils sont trop peu à porter un masque, alors qu'on sait que le risque de transmission est plus élevé dans de telles circonstances. Il faudrait alors, dans ces situations, imposer le masque à tout le monde.»

Les infectés qui s'ignorent

Le port est d'autant plus essentiel qu'une catégorie de personnes fait courir un risque aux bien portants si elle ne respecte pas les consignes: les infectés qui s'ignorent. Ces asymptomatiques sont porteurs de la maladie de 24 à 48 heures avant l'apparition des premiers symptômes – ils sont alors appelés présymptomatiques –, soit ils ne les développent pas, en particulier chez les enfants, et restent contagieux. «Les asymptomatiques sont les problématiques, car ils rendent l'épidémie difficile à contrôler», met en garde Patrick Francioli. «Selon les observations, les études et les modélisations, environ 40% des infections seraient acquises lors de contacts avec des personnes qui n'ont pas encore de symptômes (présymptomatiques) ou même qui ne les développeront pas.» C'est à peu près la proportion mesurée par une étude chinoise, en avril, et publiée dans la revue «Nature Medicine» (44%). D'autres études l'évaluent même à 79%

(dans la revue de référence «Science»), voire à quatre infections sur cinq (revue «British Medical Journal»).

«De nouvelles données ne cessent d'émerger, et des médecins du monde entier signalent des taux croissants d'infections asymptomatiques», se préoccupe Monica Gandhi, professeure de médecine à l'Université de Californie à San Francisco. «Il existe des niveaux élevés d'excrétion du Sras-CoV-2 dans les voies respiratoires supérieures (nez et bouche), même lorsqu'un individu est asymptomatique.» Selon cette spécialiste des maladies infectieuses, cette source de transmission est «le talon d'Achille de la lutte contre la pandémie de Covid-19».

Rôle méconnu

De son côté, Tom Jefferson, professeur associé principal et chercheur honoraire au Center for Evidence-Based Medicine, à l'Université d'Oxford, a analysé, avec des collègues, 21 rapports et études sur les asymptomatiques. Il préfère rester prudent. «Il n'y a pas une seule étude fiable pour déterminer le nombre d'asymptomatiques», confie-t-il. «Il est probable que nous n'apprendrons l'étendue réelle qu'une fois que nous aurons les résultats des tests sérologiques (réf: pour mesurer la présence d'anticorps dans le sang) basés sur la population. Pour l'instant, nous ne savons pas quel rôle ils jouent dans la dynamique de Covid-19.» Pareil du côté de la Confédération: leur rôle est sujet à caution, reconnaît Yann Hulmann, porte-parole de l'Office fédéral de la santé publique (OFSP).

Dans le doute, le principe de précaution devrait prévaloir, aux yeux de Marc Wathelet, virologue belge spécialiste des coronavirus humains: «Pour réduire les risques, tout le monde devrait porter le masque chirurgical dès qu'on entre dans un lieu public: transports en commun, commerces, bureaux, école», insiste ce médecin, qui a dirigé une équipe de chercheurs, afin d'étudier les coronavirus durant une douzaine d'années aux Etats-Unis. «Avec le masque, on peut vraiment freiner la propagation. Des pays comme la Corée du Sud, le Japon, Taïwan ont contrôlé l'épidémie avec une combinaison de dépistage, traçage et masques portés par toute la population», relève Marc Wathelet.

«Pas de culture du masque»

Si le port du masque est un réflexe dans nombre de pays asiatiques, c'est différent en Suisse. «Il n'y a pas de culture du masque chez nous», commente Blaise Genton, médecin-chef du service des maladies infectieuses d'Unisanté, à Lausanne. «Si on voulait faire parfaitement les choses, on devrait le recommander à tout le monde. Mais les gens ne l'accepteraient pas.»

Plus des deux tiers de la population sont pourtant favorables au port obligatoire dans les transports publics, d'après un sondage publié, la semaine passée, dans les journaux du groupe Tamedia. Encore faut-il le porter correctement. «On voit des gens qui ont la moitié du masque sur le menton, qui le touchent, le fixent mal», déplore Blaise Genton. «S'il est bien porté et de qualité raisonnable (FFP2 ou chirurgical), il permet une réduction de la transmission de Covid-19.»